Là se trouvait, au ras du sol, une sorte de puisard fermé par une pierre ronde s'appuyant sur une feuillure en maçonnerie. Il leva la pierre, laissa glisser le corps dans le puisard et fit retomber sur lui le lourd couvercle.

Puis, il rentra dans la maison et quelques minutes plus tard il en sortait, portant à la main un sac et une couverture de voyage.

Alors, il referma soigneusement derrière lui la porte du jardin qui donnait sur le passage, et gagna l'endroit où l'attendait le coupé dont il avait le numéro dans sa poche.

Il sauta lestement dans la voiture.

—Gare Saint-Lazare ! dit-il au cocher en tirant la portière.

Et la voiture partit au galop, comme emportée par la tempête.

VI

LE VOL DU "CAMBODGE"

Le 24 avril 1876, vers dix heures du matin, le *Cambodge* fit son entrée à Marseille, venant d'Alexandrie.

Le temps était splendide, la brise soufflait doucement du sud, et quand le magnifique navire vint prendre place le long de quai de la Joliette, le pont était encombré de passagers dont les costumes variés offraient comme un échantillon de toutes les nationalités.

Dès que le *Cambodge* eut été solidement amarré, une large passerelle fut installée pour relier le pont du bateau au quai, et immédiatement ceux des passagers, que la vérification de leurs bagages ne retenait pas à bord, s'empressèrent de quitter le paquebot, pour gagner au plus vite la gare du chemin de fer.

Le défilé dura un bon quart d'heure, puis le mouvement et le brouhaha s'apaisèrent, la foule devint moins compacte, et bientôt ce fut par intervalles et isolément, un à un, que le paquebot vit partir ses derniers hôtes.

A quelques pas, stationnait le fourgon qui attendait les dépêches que l'agent des postes devait lui remettre pour être transportées au bureau ambulancier du train remontant sur Paris : quelques hommes d'équipe allaient et venaient alentour, les chevaux piaffaient d'impatience, le fourgon s'emplit peu à peu de grands sacs de toile à colier de métal ou de petites caisses scellées de plomb et tatouées de caractères hiéroglyphiques. Instinctivement, on comprenait que ce qui s'accomplissait là était l'affaire importante du débarquement, la raison de la traversée, le grand acte de civilisation pour lequel le service même avait été institué.

En quelques minutes, le transbordement fut opéré : l'agent des postes parut alors, accompagnant les derniers sacs, la portière du fourgon fut fermée à clef sous ses yeux et, le cocher relevant ses guides, envoya un vigoureux coup de fouet aux chevaux qui partirent au galop, vers la Canebière.

On eût pu croire que tout était fini... et qu'il ne restait plus personne à bord du *Cambodge*.

On se serait trompé !

A ce moment, en effet, un homme, au teint bronzé, mais mis à l'europpenne, monta sur le pont et s'engagea sur la passerelle.

Autant que l'on pouvait en juger à première vue, il pouvait avoir un trentaine d'années. Ses lignes bien arrêtées du visage accusaient une grande fermeté, et la flamme intense qui brillait dans son regard ajoutait encore à l'expression bizarre de sa physionomie.

Il était suivi à peu de distance par un marin du *Cambodge*, qui portait à la main une valise, en cuir jaune, de petite dimension, et sur l'épaule une couverture de voyage dépliée.

A l'extrémité de la passerelle, il y avait un douanier qui stationnait, l'étranger alla droit à lui.

—Je vous prie de m'excuser, monsieur, dit-il en excellent français et avec une exquise politesse ; j'arrive de loin et j'ai négligé de me renseigner avant de quitter le bord : pourriez-vous me dire à quelle heure doit partir le train de Paris ?

—Le train rapide ? demanda le douanier.

—C'est cela !

—A deux heures précises.

—Le voyageur consulta sa montre.

—Midi ! fit-il aussitôt ; je crois qu'il me sera impossible de m'arrêter à Marseille comme j'aurais désiré. Enfin ! il faut en prendre son parti !...

Pendant ce rapide colloque, le marin de *Canbodge* avait hélé un coupé qui passait et était allé y déposer la valise, qui échappa de la sorte à la vérification du douanier.

C'était peut-être là ce que voulait le voyageur.

Il salua son interlocuteur, glissa une pièce d'or dans la main du marin et monta rapidement dans le coupé.

Quelques secondes plus tard, il arrivait à la gare.

Une fois là, il se fit servir à déjeuner au buffet, et quand il vit que l'heure du départ approchait, il alluma un cigare et alla prendre place dans un compartiment de première.

Une sorte d'accalmie s'était produite sur le quai, les derniers colis avaient été emmagasinés dans le wagon des bagages ; les voyageurs étaient montés en voiture et le chef de gare, se preenant à pas lents, donnait un dernier coup d'œil au train en partance avant de donner un coup de sifflet sacramental.

A ce moment, un brouhaha s'éleva tout à coup du bureau ambulancier de l'administration des postes, et l'émoi qui s'ensuivit vint suspendre brusquement les préparatifs du départ.

Vingt têtes effrayées se montrèrent aux portières, et cent questions inquiètes se croisèrent, dominant le bruit.

Cependant, le passager du *Cambodge* avait, lui aussi, cédé à la curiosité générale ; il se disposait à descendre de wagon pour aller se renseigner lui-même, quand un voyageur attardé vint en courant se réfugier dans le compartiment dont la portière était déjà entr'ouverte.

—Ma foi ! il n'était que temps—dit le nouveau venu—en pénétrant dans l'intérieur : sans cette incident, j'arrivais juste pour voir partir le train...

Tout en parlant ainsi, il disposa sa couverture dans un des coins et alla se placer son sac de voyage dans le filet, à côté de la valise de l'étranger.

C'était un vieillard très vert, très alerte, dont les yeux mobiles brillaient comme deux charbons ardents plutôt petit que grand, toute sa personne respirait un air de pétulance singulière.

Fort simplement mis, d'ailleurs, il portait un paletot brun, un gros cache-nez de laine frocée, et son front était couvert par les larges ailes d'un chapeau mou.

Cependant l'étranger avait fait un mouvement involontaire en voyant le nouveau venu s'emparer de la valise, pour faire une place à son sac de voyage, et ses sourcils s'étaient subitement contractés.

Le petit vieillard s'en aperçut et se prit à sourire.

—Excusez-moi, colonel !... dit-il sur un ton de bonne humeur, mais si cela vous est désagréable, je placerai mon sac de l'autre côté.

L'étranger regarda son interlocuteur avec plus d'attention.

—Colonel !... répliqua-t-il brusquement... vous me connaissez donc ?

—Je n'ai point cet honneur...

—D'où savez-vous, alors.

—Eh ! mon Dieu, tout naturellement ; tout à l'heure, pendant que je tenais votre valise entre les mains, mes regards se sont portés machinalement sur l'étiquette et j'ai lu : LE COLONEL ROBERT ; je regretterais que mon indiscrétion ait pu vous déplaire.

Le colonel Robert ne répliqua pas, le brouhaha s'était accentué davantage sur le quai, et son attention avait été de nouveau attirée de ce côté.

Un moment même, il se pencha vers la portière et fit un pas comme pour descendre.

Le petit vieillard le retint.

—Pardon, colonel, dit-il ; si c'est pour vous renseigner sur l'événement que vous vous disposez à descendre, je puis vous éviter ce dérangement.